

COLLINS (James), BLOT (Richard K.). *Literacy and  
literacies. Texts, Power and Identity*

Cambridge : Cambridge University Press, 2003

Elsie Rockwell

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2694>

DOI : [10.4000/histoire-education.2694](https://doi.org/10.4000/histoire-education.2694)

ISSN : 2102-5452

**Éditeur**

ENS Éditions

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 195-197

ISBN : 978-2-84788-500-2

ISSN : 0221-6280

**Référence électronique**

Elsie Rockwell, « COLLINS (James), BLOT (Richard K.). *Literacy and literacies. Texts, Power and Identity* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 138 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2694> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.2694>

---

© Tous droits réservés

doivent être complétés par les réponses de Goody en 2000 (trad. *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Paris : La Dispute, 2007), ceux de plusieurs auteurs dans la collection éditée par Olson et Cole (*Technology, Literacy and the evolution of Society. Implications of the Work of Jack Goody*, Mahwah, New Jersey : Lawrence Erlbaum, 2006), ainsi que les recherches récentes du courant des *New Literacy Studies* jusqu'à aujourd'hui.

Elsie ROCKWELL

COLLINS (James), BLOT (Richard K.)

*Literacy and literacies. Texts, Power and Identity*

Cambridge : Cambridge University Press, 2003.

Il y a trois bonnes raisons de lire ou relire cet ouvrage si l'on veut mieux comprendre les sens du concept «literacy» dans la tradition de recherche anglophone. D'abord, le texte se situe en aval de l'opposition usuelle entre «la littératie et ses conséquences» développé par Goody, ou Olson, et le courant des «New Literacy Studies» (Street, Barton and Hamilton). *Literacy and literacies*, tout en reconnaissant les acquis des courants précédents, couvre une gamme plus ample d'études anglophones sur les écritures et les pratiques scripturaires. Ensuite, bien que situé dans un cadre l'anthropologique, le texte intègre une dimension historique absente dans la plupart des «New Literacy Studies», ce qui permet aux auteurs de proposer une perspective à plusieurs échelles. Enfin, les auteurs récupèrent la pensée théorique française (notamment Bourdieu, Foucault, de Certeau et Derrida), pour mettre au centre de la discussion sur l'écrit les questions du pouvoir et de l'identité.

Deux chapitres présentent les courants mentionnés. Le premier courant, connu comme «the literacy thesis» associé à Jack Goody et David Olson, défend l'idée d'une rupture socioculturelle radicale à partir de l'invention de l'écriture alphabétique. L'autre, nommé ici «situated literacy», revendique la variabilité contextuelle des pratiques sociales de l'écrit («literacies embedded in a multiplicity of social practices»); associé à Ruth Finnegan, Shirley Heath et Brian Street dans cette recension, ce courant désavoue l'idée d'autonomie de l'écriture et conteste la fixité du sens de l'écrit.

Collins et Blot nous rappellent que ces «écoles» ne sont pas restées figées dans le temps. Goody a même répondu (2000) à certaines critiques, en nuanciant

sa position. Ainsi, il a écarté la version « forte » de sa thèse (Goody et Watt, 1963) qui attribuait au système *alphabétique* d'écriture le développement d'une pensée rationnelle, point de vue insoutenable face à la complexité des écritures logographiques et mixtes comme le chinois ou le maya, associées à des grandes civilisations. Collins et Blot reconnaissent aussi que Goody a réduit son déterminisme originel en soulignant le rôle instrumental de l'écriture, du fait de sa capacité « d'archive » et d'accumulation de textes à grande échelle. Reste que Goody garde une vision linéaire du progrès culturel et un concept étroit de l'écriture, comme représentation de la chaîne sonore du langage humain, conservant l'opposition écriture *vs* oralité, deux points signalés par les auteurs comme problématiques.

Cependant, Collins et Blot critiquent tout autant la célébration relativiste de la diversité d'usage de l'écrit – propre aux « New Literacy Studies » – lorsqu'elle ne prend pas en compte les inégalités et exclusions qui limitent l'accès à l'écrit et hiérarchisent les diverses pratiques de lecture et d'écriture. L'argumentaire des auteurs est de montrer comment les rapports de pouvoir façonnent des pratiques langagières et scripturaires particulières. Ils retiennent de Foucault le concept de pouvoir qui désigne l'imposition externe (par l'État, l'Église, l'École), mais aussi interne aux sujets, du fait des sources historiques et identitaires qui feront qu'on va s'approprier une pratique langagière imposée (par exemple, la langue écrite nationale) ou au contraire, y résister ou la rejeter.

Ils présentent ensuite des résultats de recherche sur les rapports de pouvoir qui entravent ou soutiennent les pratiques de lecture et d'écriture des divers groupes humains. Évitant d'assigner une causalité universelle à l'écriture, il leur paraît néanmoins important de comprendre comment certaines pratiques, façonnées par l'écrit, contribuent aussi à le façonner. Les auteurs présentent des études sur la progression concomitante du système scolaire et de l'alphabétisation durant la formation de l'État nord-américain, d'une part, et sur la littératie objet d'imposition, de résistance ou d'appropriation dans des situations coloniales et postcoloniales. Cela leur permet de montrer l'urgence qu'il y a à situer les discussions sur l'écriture dans l'histoire des rapports de pouvoir et l'histoire de la constitution des identités et subjectivités. Pour cette tâche, ils retiennent la notion d'« économie scripturaire » (de Certeau), configurant les interrelations entre littératie, scolarisation, citoyenneté et altérité. Ils soulignent la « violence symbolique » (Bourdieu) exercée par l'imposition d'une certaine littératie religieuse ou scolaire, produisant l'effacement de traditions scripturaires locales.

Ils restituent aussi les « astuces » et « braconnages » (de Certeau) employés par les subalternes pour s'appropriier les écritures dominantes ou s'en protéger.

Un autre fil du livre est la récurrence de la dichotomie oral-écrit, considérée comme une opposition réfutable, mais historiquement efficace dans les idéologies langagières du pouvoir. Collins et Blot parcourent l'abondante documentation attestant l'évidence d'un « entrelacement [« interplay »] continu entre l'oral et l'écrit ». Partant du débat entre Goody et Derrida sur ce qu'on peut ou non considérer comme « écriture », les auteurs proposent d'adopter le terme « inscription », qui ouvrirait l'éventail des systèmes de représentation (incluant les schémas, dessins, cartes) pour englober la diversité passée et présente. Pour sortir de la discussion entre fixité du sens de l'écrit (du fait de la fixation du sens par l'écriture) et la nature floue des interprétations (position de Derrida et de Certeau), Collins et Blot proposent d'adopter la notion sociolinguistique de *entextualisation*. Elle renvoie à un processus historique qui rend relativement fixes et autorisées, certaines « portions » de discours, soit à l'oral, soit à l'écrit. Si l'on reconnaît l'imbrication et l'hybridation entre les formes écrites et orales, entre pratiques et croyances dominantes et subalternes, cela a des conséquences. On est alors conduit, selon les auteurs, à analyser plus finement comment les « inscriptions » impliquées dans les pratiques et performances socioculturelles, sont en interaction avec les ordres sociaux et les rapports de pouvoir particuliers où elles apparaissent. Cette conclusion converge bien, à mes yeux, avec les recherches les plus récentes publiées en de multiples langues sur les enjeux fascinants de l'appropriation des écritures<sup>1</sup>.

ELSIE ROCKWELL

---

1 Livres cités : Jack Goody, Ian Watt, « The Consequences of Literacy », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 5, n° 3, 1963, p. 304-345 ; Jack Goody, *The power of the written tradition*, Washington DC, Smithsonian Institution, 2000.